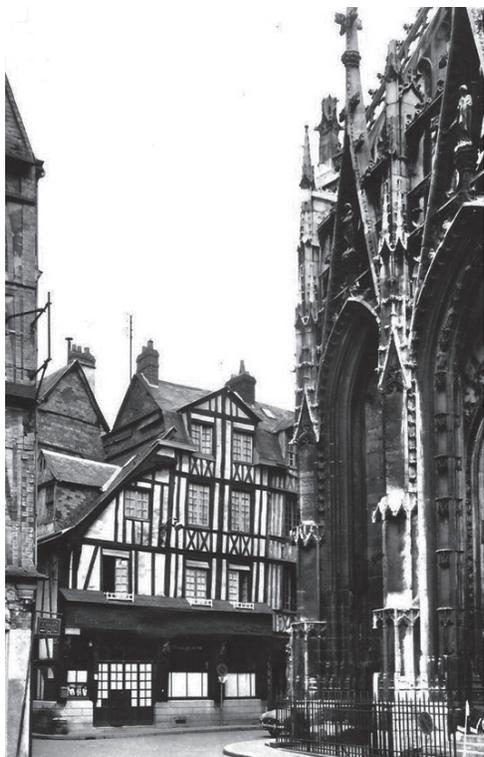


## une soirée ordinaire

16 avril 2010 – 17h38

Si la nuit était en train de tomber sur le quartier de Saint-Séverin de Lutèce, si nombre d'employés du monde sorcier rentraient chez eux après une journée de labeur, le travail était loin de devoir s'arrêter à l'Auberge du Chat qui Pêche. C'était en ces heures que le séculaire établissement de la France sorcière connaissait ses heures d'insomnie.

Au rez-de-chaussée de la taverne, la salle s'était peu à peu remplie d'une foule d'habitues des Ombres et des Lumières de la ville, mêlés à des gens de passage. Les rumeurs montaient, les bières et cervoises descendaient, les jeux de cartes commençaient. On ressentait là les prémices d'une soirée ordinaire, en somme.



Crédit : carte postale ancienne, collection personnelle

Depuis le coup de midi, Merle – le commis – portait les traits d'une jeune-fille blonde au regard bleu. Les vêtements sobres et noirs qu'il portait s'étaient une nouvelle fois adaptés à sa métamorphose, et il avait délaissé sa cape noire au profit de gants de vaisselle. Devant lui, s'étendaient plusieurs piles d'assiettes, de plats et de chaudrons, vestiges des nombreux déjeuners

servis par leur cuisine au déjeuner. Le repas du soir ne tarderait plus à être mitonné par Saule Clodohald, serveuse et cuisinière de son état, et il fallait assurer les arrières en termes de couverts. Au moins, sous l'apparence qui était alors la sienne, Merle était doté de mains assez fines pour nettoyer les verres à vin sans les briser. Le son des conversations lui parvenait depuis la salle, parfois ponctué du tintinnabullement de la clochette accrochée à la porte d'entrée. D'un coup de baguette, il envoya une éponge frotter un plat à gratin, et se mit lui-même en charge des assiettes. Il n'utilisait que fort rarement cet objet pourtant central de la vie des sorciers, le laissant le plus souvent dormir dans le pot à cuillères et spatules. Mais cette fois, il fallait être efficace.



Crédit : domaine public

Son patron, Anthémis Caupona, était un homme avançant dans la quarantaine, au front dégarni et à l'humeur bourrue. Il se préparait lui aussi à la soirée, dans la salle principale où tintaient les verres, le vendredi soir étant le moment où les clients calmes de la semaine laissaient place aux fêtards du week-end. Il avait remonté sept caisses de bouteilles de liqueur et s'appropriait à les ranger. Pour l'occasion, il s'était résolu à utiliser un sortilège, lui qui détestait avoir recours à ces moyens magiques. Le travail, à son sens, se faisait à la force de muscles. Mais parfois, son lumbago le trahissait. Sa baguette dans la main droite, il faisait donc flotter les bouteilles, à côté du buffet.

Cependant, lorsqu'il ouvrit le placard destiné à les accueillir, un amoncellement de petites boules colorées lui tomba sur la tête. Il serra les dents, pour ne pas exploser d'un coup et par-là rompre son sort de lévitation (et plusieurs galions de liqueur par la même occasion). Une seconde, deux secondes, trois secondes... la dernière petite boule vint rebondir sur son nez avant de s'écraser sur le sol. Ce fut une de trop. Trop de concentration tuait la concentration, et sa main trembla : le charme fut rompu et les bouteilles se brisèrent en mille morceaux. Il inspira et soupira bruyamment avant de hurler :

— Enguerrand ! Saule ! Merle !

Il attendit que les coupables potentiels pointent le bout de leur nez. Rien n'était moins sûr cependant. Enguerrand – son fils



Crédit : domaine public



## une soirée ordinaire

qui se désintéressait pour le moins des travaux de l'auberge au profit de futiles écrits de poésie – était sans doute avec ses va-nu-pieds d'amis. Il pesta un instant, seul au milieu des débris et des boules colorées, prenant à parti les clients qui étaient assis aux tables les plus proches et faisant de grands gestes, preuve de son énervement.

— Non, mais regardez-moi ça ! Allez savoir ce qui leur a pris ! Remplir un placard vide de petites boules de gomme ! Ah non, mais avec les jeunes d'aujourd'hui ! Il faut s'attendre à tout ! Encore hier, vous ne savez pas ce qu'Enguerrand m'a dit ? *Je veux faire le tour du monde papa* ! Non, mais franchement ! Quelle idée ! Quand il a tout ce qu'il lui faut ici-même, à Lutèce ! Moi, à son âge, je ne connaissais que le Quartier Latin. Et Pandibourg, à la montagne. Et je ne m'en portais pas plus mal ! Non monsieur ! Je parle d'Enguerrand... mais Saule passe ses journées à ses écrits. Et Merle...

Il ne termina pas sa phrase. Au fond il les aimait bien, ces jeunes, même si il ne les comprenait pas. D'ailleurs, il n'avait pas coupé les vivres de son rejeton, et ce même si il avait menacé cent fois de le faire. Il n'avait pas non plus renvoyé Saule, même s'il était le seul patron de la ville à supporter son caractère. Et il continuait à héberger Merle, alors qu'il aurait pu le jeter à la rue comme le malpropre qu'il avait été.

— ... Merle ne mange pas de boules de gomme, sussura pour elle-même la « *jeune-fille* » blonde vêtue de noir qui venait de pousser la porte battante séparant la cuisine de la salle.



Crédit : domaine public

Pour tout dire, Merle ne mangeait pas grand-chose. Ses métamorphoses lui provoquaient de pénibles nausées, jour après jour, et son estomac semblait perpétuellement se révolter après ces sévices métamorphomagiques.

Vraisemblablement, il avait entendu son patron vociférer et avait entendu son nom au moins deux fois. Quelque chose cogna sa chaussure, quelque chose qui s'avéra être une petite boule de couleur, bientôt suivie par une soixantaine d'autres, qui roulaient en tous sens sur le plancher du Chat qui Pêche, parfois heurtées et renvoyées par les pieds des convives. Nombre d'entre eux s'étaient arrêtés, la chopine en l'air, pour écouter les grondements de Caupona – que beaucoup nommaient simplement Caupo – et pour regarder le ballet des confiseries rondes, sur le sol. Merle les connaissait presque tous de vue : c'étaient là des habitués. Eux, en revanche, continuaient de se demander pourquoi le patron changeait si souvent de commis de cuisine tout en continuant de les appeler tous par le même prénom.

Bien entendu, les boules de gomme étaient à Saule, entassées dans un équilibre précaire pour être machonnées en plein service à la discrétion du comptoir, mais Merle ne dénoncerait pas la serveuse. Même s'il la connaissait depuis plus longtemps que quiconque en cette ville, il entretenait des relations distantes avec elle. Avec tout le monde, en réalité. Mais il n'avait rien à gagner à vendre ses collègues, et il regarda Caupona sans mot dire, laissant les traces d'eau de vaisselle sécher le long de ses bras.

A la différence des clients, Caupo reconnaissait toujours Merle. Toujours. Comment le pouvait-il ? Peut-être à ses vêtements qui – eux – ne changeait jamais, ou à ses gants dégoulinants. Peut-être était-ce encore à sa démarche, à son regard fuyant, ou tout simplement par habitude. Quoi qu'il en fût, il savait l'identifier, qu'il eut été une jeune-femme ou un vieillard.

Il hochait la tête. C'était vrai : son commis n'était pas du genre à consommer ces petites boules colorées, ce qui ne l'empêchait pas de faire beaucoup d'autres choses bizarres, comme tous ces jeunes ! Il grogna un peu et continua d'un ton tout aussi peu aimable, quoiqu'un peu moins sonore :

— Des boules de gommes ! Non, mais quelle idée ! Qu'est-ce qu'on peut faire de tant de boules de gommes ? Et elles sont auquel des deux autres bons à rien ? Celle que je paye à cuisiner des expériences pimentées, ou celui que j'élève seul sans succès depuis 18 ans ? L'imbécile qui a fait ça va entendre parler de moi ! Tu peux me croire ! Je vais lui faire passer l'envie de mâcher !

Regardant sa clientèle, il leva les bras au ciel et répéta :

— Des boules de gommes ! Non, mais franchement ! Ils ont passé l'âge ! Dix-huit ans, vingt-quatre ou vingt-cinq et vingt-huit ! Le croyez-vous !

Certains des clients acquiesçaient par peur de le contredire, d'autres par conviction. Certains remuaient la tête en signe de désapprobation, d'autres

encore jugeaient que la petite blonde ne coïncidait pas avec ces chiffres. Mais – au final – Caupo s’en moquait bien ! D’ailleurs s’il ne se moquait pas tant du regard des autres, il n’aurait pas engagé une ado en rébellion et un métamorphe en fuite, à l’époque ! A ce sujet, personne ne lui disait rien. Les habitués avaient bien compris qu’il était le seul à pouvoir dire du mal de son équipe, et que si quelque un faisait la moindre petite remarque, il se retrouverait bien vite avec une chopine à la place des dents. Il fixa Merle.

— Et toi ! Tu ne peux pas t’essuyer les mains ? Tu es en train de me mettre de l’eau de partout !

L’oiseau sursauta à cette injonction. Malgré ses airs sauvages, malgré ses allures de louveteau que l’on ne pouvait pas toucher, il avait horreur de mal faire quelque chose et de décevoir son patron. Il lui devait un toit, une grande partie de la maigre nourriture qu’il consommait, et la quasi-totalité de son encore plus infime vie sociale. La moindre des choses était de faire correctement ce qu’on lui demandait en contrepartie. Il attrapa en hâte un torchon qui traînait sur une étagère et sêcha ses coudes tandis que l’aubergiste continuait de prendre à parti les clients. Clairement, il se comportait comme s’il n’avait absolument pas entendu la question relative à l’identité du mâcheur de boules-de-gomme.

— Patron, je ne crois pas qu’il ait été prévu que les boules de gomme tombent du placard..., murmura-t-il en se baissant pour ramasser toutes celles qu’il pouvait.

De l’avis de Caupona, Merle avait toujours été celui ayant le plus de bon sens. En tout cas, il avait déjà eu le bon sens de commencer à ramasser les boules de gommes. Pourtant, l’aubergiste lança un regard furieux à l’oiseau et demanda d’un ton assorti à son regard :

— Qu’est-ce qui était prévu, selon toi, alors ? Que les boules s’envolent ?

Non, mais vraiment ! Quand on remplissait un placard à ras bord, il fallait s’attendre à ce que tout se casse la figure ! C’était une histoire de gravité ! Nul besoin d’être un grand physicomage pour connaître le phénomène ! Même un aubergiste savait ça !

Merle ne rétorqua rien. Il était déjà étonnant qu’il en ait dit autant. Depuis quelques mois, il parvenait de plus en plus à donner son avis ou à laisser trainer quelques traits d’un humour spécialement merlien, que certains n’auraient pas jugé drôle. L’influence d’Enguerrand et de Saule lui était bénéfique. Il en avait fallu, des années, avant que ceux qui étaient presque sa famille ne parviennent à le faire sortir de son mutisme sauvage. Même s’il était encore distant, même s’il coupait court à tout échange après trois phrases, il avait gagné en présence, au grand damne de Caupo, peut-être. Car effectivement, il se permettait parfois d’émettre quelques commentaires.

Ce fut cependant un léger sifflement qui répondit à Caupo, caractéristique des mauvaises habitudes de Saule Clodohald. Quand elle était contrariée ou qu'elle désapprouvait quelque chose, la jeune-femme à l'abondante chevelure auburn lâchait un petit sifflement aigu en pinçant légèrement les lèvres. Elle portait à la main un plat de petits fours encore fumants, les vociférations de Caupo l'ayant fait sortir de la cuisine à toute vitesse. Non qu'elle se fasse du souci : elle était sûre que – sous ses apparences d'ours – le patron était un type gentil et sans doute un peu fleur bleue. Elle aurait juste aimé en avoir la preuve. Cela lui aurait évité de surgir de l'endroit où elle se trouvait au premier cri, se demandant ce qui se passait encore. Et il se passait toujours quelque chose à l'auberge. Elle y était parfois pour quelque chose, mais il n'était pas question de l'avouer, surtout lorsque Caupo criait. Sifflant de plus belle, elle déposa précautionneusement son plat à l'abri et sortit sa baguette.



Crédit : domaine public

— C'est joli, toutes ces couleurs, dit-elle d'un ton neutre en agitant l'objet magique d'un air détaché.

Les sortilèges de réparation étaient une de ses spécialités. Elle avait d'abord appris quelques basiques médicomagiques sur des humains, au cours de son enfance à l'Hôtel-Dieu Général Saint-Archambault (que beaucoup nommaient HDGSA pour ne pas s'encombrer de tout ces mots), l'hôpital de Lutèce où son père dirigeait l'aile des Services Sorciers d'Aide à l'Enfance (ordinairement nommés SSAE pour des raisons très semblables). Certains de ces sortilèges avaient des équivalents assez proches de ceux appliqués aux objets, en plus difficiles. Le corps se souvenait d'avoir été cassé. Une bouteille jamais. En un clin d'œil, les fûts se tinrent de nouveau entiers sur le sol, remplis de la liqueur qui s'y était réintroduite dans un bruit de succion. Restait à trouver un moyen d'évacuer les boules de gomme, et Saule soupira. Quand elle avait acheté ce stock (les boules de gomme étaient une de ses faiblesses), elle avait cru judicieux de les cacher dans ce placard, discret et peu usité. Oh, maintenant qu'elle y pensait, elle avait aussi trouvé malin d'y apposer un sortilège démultiplicateur. Diablement efficace. Une idée qui lui avait semblée intelligente, à 4h du matin.

— En voilà du bruit pour pas grand-chose, fit-elle sur un ton neutre. On ferait mieux de nettoyer avant qu'un client glisse dessus... D'autant que les fêtards ne vont pas tarder.

Elle lança un regard en biais à Merle. Enfin... à la personne qu'elle supposait être Merle, vu que la blonde était à genoux en train de ramasser les boules de gomme et que sa tête ne lui disait rien. Saule reconnaissait souvent Merle au fait que sa tête ne lui disait rien.

## une soirée ordinaire

Caupo grinça des dents. Il détestait les sifflements de Saule. S'il l'avait pu, il lui aurait coupé la langue rien que pour l'empêcher de siffler ! Peut-être avait-il effectivement un côté romantique enfoui quelque part, très profond. Mais c'était un homme, « *un vrai* ». Pas un de ces poètes que son fils adulait. De plus, qu'est-ce que ça voulait dire, ça « *pas grand-chose* »... Il répéta :

— Pas grand-chose ? Tu ferais mieux de nettoyer avant que je m'énerve, surtout !

Il jeta un regard autoritaire à Saule, fit une grande enjambée pour sortir du périmètre infesté par les idées nocturnes de sa serveuse et retourna derrière son comptoir pour observer la salle qui s'était remplie. Dans la cohue, il n'avait pas même pas vu arriver certains de ses habitués, dont un employé ministériel du nom de Tom Arcangel, qu'il salua sur un ton qui n'avait plus rien de désagréable d'un « *Ah, monsieur Tom ! Comment va ? Je lui sers une Ronce ? Ou un petit Brandy-piment !* »



Crédit : team lutetia

Merle rentra la tête dans les épaules et prit le parti de ramasser les boules de gomme en silence, les déposant une à une dans une panière en osier que Saule venait de tirer du buffet. Il y avait forcément un moyen magique plus simple, mais l'oiseau ne le connaissait pas. Il n'avait pas été à l'école, et, s'il possédait bien une baguette issue des bonnes œuvres de l'HDGSA, il ne l'utilisait guère.

Il lorgna vers l'employé du Ministère, qui venait souvent. Il préférait rester prudent, car il craignait plus que tout que quelqu'un s'intéresse un jour à son cas et le force à quitter le semblant de quiétude qu'il avait réussi à instaurer dans son existence. Sans regarder Saule et son sens de la provocation hors du commun, il murmura entre ses dents :

— Ne trainons pas. Si nous en oublions une seule, nous serons bons pour un nouveau savon.

Très franchement, il s'en passerait bien. De l'eau savonneuse, il en avait déjà assez. La journée avait été longue, pour de nombreuses raisons, et il aspirait surtout à terminer la plonge et à gagner la mansarde que Caupona mettait à sa disposition sous les combles de l'auberge, depuis le jour où il était venu s'échouer sur l'une de ses tables et où le patron l'avait pris en pitié. Il avait été un client, pendant quelques heures... Avant que le houblon ne lui règle son compte. Il était un gamin, à l'époque. Et aux yeux de Caupo, il le serait certainement toujours, quelle que soit sa forme du moment. Finalement, cela ne lui était pas désagréable. En retour, Saule sourit et lui chuchota :

— Ça tombe bien, du savon, je n'en ai plus chez moi, ça m'évitera d'en racheter.

Une petite blague de piètre qualité, qui n'était qu'une façon de masquer sa trouille. Saule détestait entendre Caupo crier, même si - pour une fois - elle avait eu quelque peu raison de l'ouvrir : les boules de gomme c'était inoffensif. Bien plus inoffensif que les liqueurs que Caupo servait à ses clients et qui leur faisaient voir des éléphants roses danser sur les tables, avec des crocodiles à huit pattes aux percussions. Saule était plus ou moins contre la vente d'alcools illégaux, et également contre toute consommation *ordinaire* menant à l'ivresse. Un verre ou deux n'avait jamais fait de mal à personne, en revanche, une cruche ou deux, oui.

Ramasser les confiseries ne fut pas un exercice facile tant elles avaient roulé partout, mais - finalement - la jeune-femme se releva dans un soupir. Elle brossa vaguement son pantalon large d'inspiration tibétaine et reprit son plat d'amuse-bouches. Caupo plaisantait à présent fort avec l'employé du Ministère, qui se permettait quelques blagues de mauvais goût concernant la croupe de l'actuel commis nommé Merle.

— Tenez patron, goûtez-moi ça, fit-elle à titre de traité de paix en lui agitant les apéritifs salés sous le nez. Les petits gâteaux salés aux couleurs vives semblaient supplier qu'on les mange.



Crédit : CC-BY-SA-3.0 : DC

L'aubergiste attrapa l'un d'eux et l'enfourna tout en continuant à discuter. Ils étaient délicieux, comme souvent quand elle se décidait à suivre la recette. Et ils donnaient soif : ça, c'était bon pour les affaires. D'un geste, il déboûcha la bouteille de Ronce Noire et la fit couler dans de petits verres spéciaux. Cet alcool, particulièrement fort et capiteux, se vendait à prix d'or. Et - oui - il comptait parmi les spiritueux interdits que détestait sa serveuse.

Si l'employé du Ministère avait posé sur lui un drôle de regard intéressé, Merle faisait tout pour se rendre invisible, de crainte que ce dernier décide de tenter plus que des allusions graveleuses. Capturer le regard du changeforme était déjà une prouesse, le toucher relevait de la science-fiction, et il avait déjà prouvé qu'il pouvait avoir quelques mauvais réflexes autodéfensifs, dans de telles situations. Sans un regard pour celui qui faisait preuve d'un peu trop de proximité, il se releva et revint vers Saule et lui tendit sa collection de boules de gommages, les yeux perdus quelques part dans un repli du tissu noir de sa manche.

Cette dernière grapilla la fin du butin qu'elle envoya dans la panière et sourit au commis. Puis elle entreprit d'installer ses apéritifs dans des coupelles, tout en chantonnant pour elle-même un petit air populaire sur les catastrophes en série. Saule était très fière de ses amuse-bouches.

## une soirée ordinaire

Vraiment, prendre l'option *sortilèges culinaires* à l'école avait été une idée de génie. Les charmes d'appétence étaient vraiment utiles lorsqu'on officiait dans une auberge. Certes, elle ne comptait pas faire ça toute sa vie et travaillait chaque nuit sur le roman qui la sortirait de ses fourneaux. Mais en attendant de percer dans le monde littéraire sorcier, elle pouvait perfectionner son art dans l'auberge.

— Allez, goûte-moi ça, Merle, tu m'en diras des nouvelles, fit-elle à ce dernier. Puis elle continua sa distribution salée dans la salle.

A contrecœur, l'oiseau accepta. Il fallait qu'il essaye de se forcer. Nul ne vivait d'eau de vaisselle, et ses morphies lui demandaient une énergie délirante. En silence, il gagna la petite table du fond, sous l'escalier, et s'y assit en déposant la coupelle de bouchées sur le bois, devant lui. Il savait apprécier ces moments de calme, et les conversations de Caupo avec les clients. Ainsi, il en apprenait parfois beaucoup sur ce qui se tramait en ville, ou bien plus loin dans des lieux qu'il ne pouvait qu'imaginer. Certains clients avaient mille choses incroyables à raconter, et laissaient parfois un objet derrière eux, souvenir que l'aubergiste accrochait au plafond, transformé de la sorte en bric à brac improbable.

Caupona, lui, avait réussi à détourner la conversation de Tom Arcangel sur des sujets s'éloignant du physique (temporaire, qui plus était) de son personnel. Avec une bienveillance bien camouflée, il regarda son commis en version blonde s'installer sous l'escalier. L'espace d'un instant, il repensa au jour où il l'avait trouvé, écroulé sur l'une de ses tables, face à une chopine. Il portait alors une épaisseur de cheveux noirs, au-dessus de ses paupières closes, et avait été réveillé avec un seau d'eau fraîche. Tel était le sort réservé à ceux qui ne tenaient pas l'alcool, en ces lieux.

Le seau d'eau de Caupona, Merle s'en souvenait fort bien. A la fois, cela avait été un réveil un peu rude, et à la fois, cette eau glacée avait marqué le début d'une période plus clémente. Car même s'il dormait peu, même s'il travaillait dur, même s'il essayait les grondements du patron, il n'avait jamais été aussi bien qu'à cet endroit. Ce microcosme avait quelque chose de rassurant qui contrastait pour le moins avec l'obscurité du monde sorcier qu'il fréquentait pour « *son second emploi* » : de messenger ou de livreur, mandaté par des gens qui ne souhaitaient pas qu'on les « *trace* ». Souvent, il pensait à arrêter. Mais c'était là le seul moyen qu'il avait de faire quelques maigres économies.

— Servez-vous, n'hésitez pas, fit Saule à la table neuf, avec un grand sourire commercial.

Cette fois Caupo ne pourrait pas l'accuser de faire fuir les clients avec ses frasques et sa sale manie de dissenter avec Enguerrand sur d'obscurs bouquins aux intrigues alambiquées, pendant les heures de service. Son

discours était bien rôdé, et elle évitait de crier sur les toits que ses petits sablés allaient davantage assécher la bouche des clients qu'un séjour prolongé dans le désert du Sahara Occidental. Sans gourde.

—Puis-je vous proposer une boisson ? minauda-t-elle. La bière s'accommode très bien avec ce genre de petits biscuits, si je puis me permettre.

A sa table, dans son coin sombre, Merle ne disait rien mais n'en était pas moins là. Mâchant péniblement l'un des petits fours de Saule, il glanait chaque instant de la scène qui se jouait dans la salle. Si on le regardait, ses yeux allaient se perdre quelque part sur le bois de la table. Mais si on ne faisait pas attention à lui, il s'attachait à ne rien perdre de ce qui l'entourait, malgré sa mine épuisée. Quelle que fut sa forme, Merle avait toujours l'air fatigué. Ses journées ne se terminaient que rarement avant que la seconde heure de la nuit ne soit sonnée, et le patron tambourinait à la porte de sa chambre à peine le soleil levé, quand la morphie de 6h ne l'avait pas déjà emporté. Il s'y était fait, après toutes ces années, et ne réclamait rien de plus. Cependant, il traînait toujours des cernes adaptables à n'importe quel visage. On pouvait le reconnaître à ça, également, en plus des gants de vaisselle.

De l'avis de Caupona, l'oiseau aurait été moins fatigué si il n'avait pas fréquemment veillé jusqu'à pas d'heure sous la mansarde avec Enguerrand. A ne rien dire, qui plus était. Les autres jours, il passait un temps faramineux à la vaisselle, comme s'il aimait ça. Le fait que ses morphies puissent l'épuiser, il n'y pensait même pas ! Il allait servir un autre client en Ronce, mais un bruit se fit entendre, qui fit également relever la tête de l'oiseau juste en dessous des contremarches de l'escalier. D'abord lointain, il se rapprocha de l'effervescence de la salle, matérialisé par le son d'une sorte de clochette, qui descendait petit à petit par l'escalier menant aux chambres des étages. Merle fronça les sourcils blonds qui étaient alors les siens. Qu'est-ce que c'était que ça ? Il craignait de le savoir... Et il craignait bien.

En un saut souple, la clochette atterrit sur le comptoir. Haute d'une dizaine de centimètres, dorée, elle brillait d'un éclat doux tout en s'agitant par moment. Incrédule, Caupo secouait la tête, ses mains sur son visage comme pour ne pas défaillir de rage. Lui aussi voyait venir les choses.

Soudain, sans attendre que quelqu'un ne la touche, la clochette explosa en une multitude de plumes et d'étoiles



Crédit : domaine public

## une soirée ordinaire

de toutes sortes, qui partirent virevolter et atterrirent à loisir sur les clients tandis que des étoiles formaient des mots dans l'espace, fait de filaments dorés.

*Ce soir, la lune rêve avec plus de paresse ;  
Ainsi qu'une beauté, sur de nombreux coussins,  
Qui d'une main distraite et légère la caresse,  
Avant de s'endormir, le contour de ses seins,*

*Sur le dos satiné des molles avalanches,  
Mourante, elle se livre aux longues pâmoisons,  
Et promène ses yeux sur les visions blanches  
Qui montent dans l'azur comme des floraisons.*

*Quand parfois sur ce globe, en sa langueur oisive,  
Elle laisse filer une larme furtive,  
Un poète pieux, ennemi du sommeil,*

*Dans le creux de sa main prend cette larme pâle,  
Aux reflets irisés comme un fragment d'opale,  
Et la met dans son cœur loin des yeux du soleil.*

*Tristesse de la Lune, Charles Baudelaire.*

Les mots restèrent un instant dans l'espace, se laissant lire et découvrir à loisir, avant d'exploser de nouveau et de disparaître comme un mirage. A cet instant-là, les plumes se transformèrent en de petits papiers reprenant les vers pour que les clients en gardent une trace.

Où était Enguerrand Caupona ? Accroupis dans l'escalier, il se cachait avec un sourire discret.

Ce fut presque un sourire qu'esquissa le métamorphe lorsque la clochette libéra le poème dans l'atmosphère éthylique du Chat qui Pêche. Il reçut le vers « *Avant de s'endormir, le contour de ses seins* ». Il eut un sursaut gêné, et rangea le papier dans la poche de son tablier en petite boulette.

Saule, elle, ventait prodigieusement bien ses amuse-bouche, mais elle s'interrompit pour recevoir l'un des papiers au vol, dans un sourire. Elle



Crédit : CC-BY-3.0 : FJake Chessum

avait reconnu immédiatement la patte d'Enguerrand. Son vers disait : « *Mourante, elle se livre aux longues pâmoisons* ». Elle espérait que ce n'était pas une sorte de prophétie.

Atterré devant le spectacle qui allait peut être faire fuir sa clientèle, Caupo n'eut pas d'autre choix que de s'asseoir et de regarder, les bras tombant. Qui lui avait donné un fils pareil ? Sa femme, dans un autre temps. Avant qu'elle ne le laisse seul avec lui, peu de temps après sa naissance.

Il fit une grimace en observant le clou du spectacle. Les plumes allaient s'éparpiller au sol et sans doute tomber dans les verres des clients ! Rageusement, il attrapa les vers qui voletaient autour de lui. Il ne comprit rien à ce qu'il lut, car les phrases comportait au moins trois mots inconnus : *pâmoisons*, *oisives* et *furtive*. Ceci dit, dans une phrase telle que « *Sur le dos satiné des molles avalanches* », il comprenait tous les mots, mais n'avait aucune idée du sens global. Il se leva finalement d'un bond, avança jusqu'en bas des marches et cria :

— Enguerrand Caupona, ne m'oblige pas à venir te chercher ! Descend tout de suite !

Puis il retourna au comptoir et décida de boire une Ronce, lui aussi. Il balaya du regard ses clients. Il ne manquait plus que l'un d'eux s'étouffe en avalant une plume noyée dans de l'alcool de piment.

— Je ne sais plus quoi faire avec ce gosse !

Les conversations dans l'auberge allaient bon train. Dans le temps de latence qui avait précédé les hurlements de son père, Enguerrand avait jeté un rapide coup d'œil aux nouvelles arrivées et aux têtes connues. Là-bas, assises à une des tables, proche de Saule, se trouvaient deux têtes connues de Pandimon, l'école de magie qu'il avait fréquenté durant sa scolarité.

La France sorcière en comptait deux. Si Beauxbâtons, fondée dans les dorures du XVIIIème siècle, accueillait une grande part de la petite bourgeoisie, Pandimon puisait ses racines médiévales dans l'histoire des Persécutions, celles qui avaient valu aux sorciers de replier leur monde derrière des Illusions protectrices, et de se cacher durablement aux yeux des profanes. Paradoxalement, elle avait toujours été l'école du peuple, des petites gens, mais également celle des Hautes Maisons qui régentaient Lutèce et s'entremêlaient à l'histoire de l'établissement. Ses professeurs et leurs accoutrements étaient à l'image de cette dualité. Pourtant, sa contemplation s'arrêta sur une autre grande silhouette, celle de son paternel, dont le regard était noir.

Ce dernier avait lui aussi des considérations vestimentaires, mais pas relatives à celle des équipes enseignantes de l'école du Gévaudan. Visiblement, les « *jeans* » délavés et usés n'étaient pas à son goût de sorcier, et son regard en disait long sur la question.

## une soirée ordinaire

— Je peux savoir pourquoi tu fais voler des plumes partout ?

Il fixa son fils d'un air qui n'annonçait rien de bon pour lui, mais Enguerrand leva les yeux au ciel. Ce soir n'était pas soirée à disputes : en tout cas, lui n'en avait pas envie ! La rêverie au bord de la Seine avait eu la vertu de le calmer et de lui faire pondre plusieurs poèmes. Réfléchissant quelques instants, il replaça son sac à dos puis mit ses mains dans ses poches.

— Les plumes, c'est parce que j'ai essayé de créer des mots volants ayant une consistance, mais je n'ai pas encore vraiment réussi. Des plumes basiques me semblaient être un bon test.

Ce soir n'était pas soir à disputes, pourtant le jeune Caupona semblait mettre un point d'honneur à tout faire pour énerver son père. Les mains dans les poches, l'air désinvolte, le regard fier... Caupo fronça les sourcils et, tout en faisant de grand geste pour illustrer ses propos, il grogna :

— Ah, bravo. Alors maintenant le parchemin n'est plus suffisant, tu veux t'attaquer à l'air ! Tant mieux ça me fera faire des économies. Un rouleau de parchemin extra souple à motif incrustés, tous les deux jours... 5 mornilles par semaine ! Mais non, monsieur le poète a besoin d'espace ! Pourquoi tu es habillé comme un mendiant ?

— Je ne suis pas habillé comme un mendiant ! Figure-toi que c'est à la mode chez les moldus ! Ils appellent ça un *slim*.

Il venait de lancer ceci avec une expression qui laissait entendre que son père était un vieux hibou rétrograde. De son avis, les profanes avaient des usages vestimentaires bien plus pratiques que ceux des sorciers. Pas de problème de cape, ni de froufrous en tous genres. Il n'avait pas parlé fort. Après tout, pas besoin que toute la salle soit mise au courant. Pourtant, on pouvait remarquer ici et là des clients qui attendaient clairement qu'il y ait du spectacle. L'aubergiste regarda son fils de haut en bas, secoua la tête et dit d'un ton las :

— Et si c'était la dernière mode des moldus de se jeter dans la Seine en hiver, tu le ferais ? Hein ? Est-ce que tu le ferais ?

La mode ! Un concept bien flou pour l'esprit pratique du tenancier.

— Tu n'es pas un moldu, tu es un aubergiste !

Certes moldu n'était pas un métier et aubergiste n'était pas une mode... mais Caupo s'était toujours senti plus aubergiste que sorcier, de toute façon. Enguerrand haussa les épaules.

— Tu es en retard d'une génération ! Nager dans les fleuves en hiver, les moldus le font déjà près de Dublin ! Mais pour savoir ça, il te faudrait sortir de cette fichue auberge.

— Par la barbe de Merlin, pour la dernière fois tu n'es pas moldu, et tu n'es pas irlandais ! Et pour sortir de cette « *fichue* » auberge qui nous fait tous vivre, il faudrait que je puisse la laisser à quelqu'un de confiance ! Non mais regarde-moi tous ces trous ! On dirait un vagabond ! Si tu attrapes froid, tu ne viendras pas pleurer ! Et c'est quoi la prochaine étape ? Arrêter de te laver pour paraître encore plus miséreux ? Marcher pieds nus ? Devenir anarchiste ou révolutionnaire ? Et pourquoi tu n'es pas en train d'aider au service un vendredi soir ?

Ah le service, c'était ce soir-là ? Il n'avait pas servi la veille ? Et l'avant-veille, alors que c'était un jour de congé ? D'ailleurs... y avait-il des jours de congé, en réalité ? Le regard vide d'Enguerrand se posa sur le visage de son père, et on aurait pu penser qu'il essayait d'y déchiffrer des symboles. Son expression arborait un certain défi.

— Croire que je vais suivre ta voie, ça n'a jamais été aussi illusoire. D'ailleurs tu es sûr... que je suis de service ce soir ?

Le regard pétillant et une fausse moue innocente sur le visage, il ne doutait pas un instant que son père en fut certain. Il manquait tellement d'humour avec lui. Depuis toujours. Ses réactions n'étaient qu'un miroir.

— J'ai vu deux de mes anciens professeurs... puis-je aller les saluer ? Ou alors tu vas m'envoyer directement dans la cave remonter des caisses ?

Un tel travail, en cette si belle soirée, était bien entendu exclu, il n'était même pas question de négocier. Si son père optait pour la deuxième solution, les choses s'envenimeraient. Que s'était-il passé pour que le morveux taquine ainsi la queue du griffon ? C'était simple : il venait de passer plus de trois heures avec d'autres jeunes poètes et écrivains, entre les rayonnages inégaux de la librairie Shakespeare & Cie.

Ils avaient raison, car ce fut l'olive sur le chameau, pour Anthemis Caupona. S'il était sûr que son fils travaillait le vendredi ? Le soir le plus chargé de la semaine ? L'aubergiste changea de couleur : il devint rouge écarlate et se mit à hurler si fort qu'on dut l'entendre jusqu'au Quai des Heures Fauves :

— Et bien écoute, si tu n'arrives pas à te souvenir quel soir tu dois travailler, c'est très simple, à partir de maintenant tu es de service tous les soirs !

Provoquer Caupo n'était pas forcément une bonne idée, en particulier après un début de soirée pareil. Ses yeux allèrent des professeurs à Enguerrand et d'Enguerrand à la porte battante de la cuisine. S'il pouvait aller les voir ? Il répondit à son fils par une autre question :

— Je ne sais pas. Est-ce que je dois dire à Merle, qui travaille tout seul depuis tout à l'heure, d'écourter sa pause, ou vas-tu te charger de ranger la vaisselle ?

Oui, c'était du chantage affectif.

L'oiseau, qui s'était mis à rêvasser en regardant les lumières des chandelles danser sur les verres, revint brusquement à la réalité en entendant la voix de Caupo prononcer son nom. Est-ce qu'il mettait trop longtemps à retourner en cuisine ? De la position un brin affalée qu'il avait prise, il redevint droit et presque digne en un instant, visiblement en alerte. Le biscuit salé traînait, à peine rongé.

Ce fut pour se rendre compte que son nom avait été prononcé dans le contexte bien précis d'un nouvel échange houleux entre le tenancier et son fils. Merle n'aimait pas bien que Caupo se serve de l'attachement qu'Enguerrand lui portait pour obtenir quelques tâches ménagères. Et pire encore, il n'aimait pas quand les disputes tournaient de cette façon. Souhaitant arranger les choses, il se leva sans faire crisser sa chaise.

— Ce n'est pas grave..., dit-il avec espoir en direction de Caupo. C'est presque terminé, patron...

D'ordinaire, il n'intervenait pas, lorsque les premières salves commençaient à être échangées. Mais depuis quelque temps, il devenait perceptible que ses mots n'étaient plus bridés que par de minces liens. Il espéra simplement ne pas aggraver la situation.

Caupo lui rendit un regard fâché. Il n'avait pas dit un mot de la journée et il choisissait forcément ce moment pour l'ouvrir. Enguerrand, lui, ruminait rageusement. Son esprit avait même marqué un temps d'arrêt lorsque son père avait évoqué Merle. Comment osait-il ? Comment osait-il l'attaquer en le prenant lui comme argument ? Toutes les phrases qu'il avait pu imaginer moururent dans sa gorge et son cerveau se fit étrangement calme, comme avant la tempête.

Mais ce qui aggrava la houle qui allait se déverser fut cette expression que prit son presque-frère, dans le genre petit chiot qui essayait tant bien que mal de faire son travail. Merle avait toujours cette expression devant son (leur, se plaisait-il à dire) paternel, vis-à-vis duquel le poète le savait partagé entre terreur et gratitude. Détournant la tête et posant ses yeux vifs de colère sur son père, il perdit son expression de stupeur. Dorénavant, toute la salle les regardait, mais il vociféra :

— N'utilise jamais Merle dans nos conversations, tu m'entends ?

Ses yeux étaient pires que mille clochettes lançant des étincelles.

Sifflotant, comme si absolument rien ne se passait autour d'elle, Saule faisait ses petites affaires au comptoir du bar. Une belle bière bien mousseuse fut tirée pour l'un des professeurs, un pyromage blond qu'elle connaissait un peu. Pendant que les Caupona se donnaient en spectacle, il fallait bien que quelqu'un fasse tourner la boutique. La prochaine fois que Caupo s'en

prendrait à Merle ou elle pour une raison futile, elle lui rappellerait qu'en cette soirée ils avaient été les seuls à travailler.

La situation dégénérait quelque peu. Rien que de très habituel, certes, mais bon, une soirée tranquille aurait aussi pu être une option intéressante. D'autant qu'elle pouvait déjà prévoir la fin du petit échange.

A la dernière parole d'Enguerrand, les yeux de Caupo devinrent noirs et son visage rouge, sa paupière gauche se mit à sauter, signe d'un énervement extrême. La gifle partit dans un mouvement ample et puissant du revers de sa grande main, puis il ajouta en pointant son doigt vers le poète :

— Ne me donne pas d'ordre !

Le spectacle était fini. Il lança un regard circulaire, signifiant à ses clients que tout commentaire serait malvenu. Puis retourna derrière son comptoir dans un nuage d'obscurité.

Enguerrand tremblait de colère, même si cette gifle, au fond, il ne l'avait pas volée. Oui, il était en colère. En colère de devoir toujours se tenir parce qu'il était « *le fils* », dans l'histoire, en colère de ne jamais pouvoir avoir un tant soit peu de poids dans cette fichue famille parce qu'il y était le plus jeune. Les yeux brillants, ses poings se serrèrent et il jeta un rapide coup d'œil à cette silhouette qui partait derrière le comptoir. En cet instant précis, la seule idée qui lui monta à la tête fut celle de balancer un sort à son père. N'importe lequel, du moment qu'il pouvait se défouler. Les clients présents pouvaient tous aller au diable.

Merle, qui s'était approché avec prudence, avait sursauté lorsque la gifle était partie, comme s'il l'avait lui-même reçue. Bien sûr, il était déjà arrivé que Caupo en vienne à ça. Pour lui, de telles situations comptaient parmi les plus difficiles à vivre. Ces gens-là étaient pour lui une sorte de famille, quoi qu'il en fut, et il ne supportait pas de voir de tels déchirements se répéter encore et encore. A chaque fois, Enguerrand semblait être plus imprévisible, et le commis redoutait plus que tout le jour où le garçon rendrait à son père les coups qu'il lui donnait parfois.

D'ordinaire, il attendait que la tempête passe et se contentait de se faire minuscule. Lorsqu'Enguerrand finissait par monter dans sa chambre, pas toujours très digne, il ne savait que faire et restait simplement en silence à attendre le moment où tout reviendrait en ordre. Il ne parvenait jamais à monter les escaliers et à dispenser quelques mots à celui qui était comme son frère. Mais en ce jour, alors même que la surenchère montait et montait, il comprit qu'il lui faudrait ne pas rester aussi silencieux que d'ordinaire. Cette fois, il avait déjà su trouver un peu de courage et s'était avancé pour parler. Il irait jusqu'au bout de son geste et ferait tout son possible pour empêcher que cette soirée ordinaire ne franchisse le pas qui la séparait de la singularité. Il regarda tout d'abord Enguerrand, craignant une réplique aussi rapide que celle du tenancier.

## une soirée ordinaire

Ce fut à cet instant qu'il sentit un picotement familier au niveau de son sternum. Il regarda la pendule. Une minute le séparait dorénavant de 18h. Il fallait qu'il dégage. S'il se transformait ici, en plein milieu de la taverne, alors que bon nombre de regards s'étaient brièvement tournés vers les Caupona, il aurait possiblement des ennuis. Tous n'étaient pas aussi tolérants que son patron. Il avait moins de cinq minutes, il le savait. Enguerrand n'avait pas encore réagi, et il lui fallait agir vite s'il voulait que les choses en restent là. D'un geste, Merle attrapa le bras du garçon. Il ne faisait jamais ça, mais en cet instant, il le fallait.

— Viens, Enguerrand..., fit-il si bas que nul autre que le garçon n'aurait pu l'entendre.

Sans insistance, avec une main presque tremblante, il le tira légèrement en direction de la porte battante de la cuisine, espérant de tout cœur qu'il serait assez raisonnable pour le suivre. Il ne lui restait plus beaucoup de temps. Tout cela était mauvais. Vraiment mauvais.

Relevant légèrement son regard furibond, le poète se détendit en quelques poignées de secondes, le temps de constater que c'était Merle. Merle ? Qui venait de le toucher ? Sérieusement ? N'était-ce pas quelqu'un ayant pris son apparence (du moins la dernière) ?

D'un coup, son regard tomba sur le sol, et il suivit son presque-frère sans aucune résistance. Que serait-il arrivé s'il avait mis une seconde de plus à lui saisir le bras ? Il avait peur d'y penser, à vrai dire. Et le temps lui manquait de toute façon pour céder à ce genre d'interrogations. Quatre secondes après son « *Viens, Enguerrand...* », ils amorcèrent leur premier pas vers la cuisine. Six secondes, et ils passèrent silencieusement près du bar où se trouvait Caupo. Huit secondes, et ils passèrent la porte battante. Dix secondes, et la porte retomba derrière eux alors que Merle était déjà devenu un autre.

Dans la salle, Saule caressa doucement l'espoir fou de pouvoir déclarer l'auberge zone de catastrophe humanitaire et de jeter tous les clients dehors. Elle aurait voulu courir à la cuisine pour voir comment les choses allaient, mais Caupo risquait de réimplorer si tout son personnel désertait la salle. Soupirant, elle recueillit la commande d'une absinthe - qui comptait parmi les alcools interdits - et se résigna à la servir elle-même malgré ses convictions. L'aubergiste n'était clairement pas en état. Peut-être qu'en la servant dans un verre en bois, en y ajoutant un petit parasol et en changeant le vert en rouge, elle mettrait le breverage hors de tous soupçons.

La main de l'oiseau lâcha Enguerrand rapidement, dès leurs pieds sur les carreaux noirs et blancs. Mais peu importait : ce geste rare avait été là. Et lorsque le fils de l'aubergiste se retourna, ce fut pour constater que l'oiseau n'était plus du tout une jeune-fille blonde. Sans étonnement, il le regarda

avant de s'adosser au mur tandis que la honte l'envahissait, à présent que la colère se dissipait.

Merle, lui, avait retrouvé le silence et cet air de chiot impuissant que lui attribuait souvent Enguerrand. Caupo était-il trop aveugle pour ne pas soupçonner qu'un jour, ces scènes tourneraient à la rupture ? Mais peut-être était-il incapable de réagir autrement, tout comme lui-même n'était jamais capable de trouver les mots alors même qu'il voulait les prononcer.

A ce moment, il aurait voulu savoir quoi dire à Enguerrand. Il ne pouvait pas comprendre la complexité des relations

qui unissaient un père à son fils, et ceci même si Caupo veillait sur lui avec quelque chose de paternel. A vrai dire, il se sentait bien ignorant et bien inutile. Comme d'habitude, le jeune Caupona allait monter dans les étages, se calmer par la lecture ou l'écriture de quelques lignes. Peut-être repartirait-il un moment sur les bords de Seine. Et comme d'habitude, lui, resterait là et rangerait la vaisselle en silence.

Même si les choses en seraient vraisemblablement arrivées là malgré tout, le fait qu'Enguerrand ait refusé que Caupo se serve de lui pour forcer son fils à se mettre au travail avait servi de catalyseur à l'implosion de la situation. « *Je te remercie de ne pas avoir cédé à son chantage* ». Voilà ce que l'oiseau aurait voulu dire, s'il avait pu être capable d'assumer le parti qu'il prenait en silence. Cependant, les mots qui passèrent alors ses lèvres - peut-être parce qu'ils étaient tout simplement moins nombreux - furent :

— Je suis désolé.

Comment pouvait-il s'excuser encore et encore pour des choses qui n'étaient pas de son ressort ? Comment pouvait-il encore ne laisser échapper que des mots qui n'étaient que l'ombre de ce qui brûlait à l'intérieur ? Si c'était ça, le réconfort qu'il avait à offrir à celui qu'il avait vu grandir depuis ses propres 19 ans, alors il était - effectivement - bien inutile.

Et il le regretterait.



Crédit : domaine public